

LA MOUETTE ET L'HORIZON

Deuxième édition, augmentée



Ange musicien - *Cima da Conegliano*

Wilfrid Sébaoun

LA MOUETTE ET L'HORIZON

Poèmes

Deuxième édition, augmentée

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

I

*L'homme s'efforce, endure, pense,
Il veut contraindre l'avenir ;
— On ne vit que pour t'obtenir,
Amour ! unique récompense.*

ANNA DE NOAILLES

Assis sur un escalier,
Un chat, seul, abandonné,
Si maigre que c'est pitié,
Regarde les gens passer
Dans une rue du quartier
Où il est né, à Modène.

Un vent aigre s'est levé,
Un vent qui fait frissonner
Bêtes et gens du quartier,
Et fait voler des papiers.
— C'est le destin qui l'amène,
Il ne fait que son métier. —

Un vent aigre s'est levé,
Qui n'emporte ni les peines
Des gens du quartier ni celles
De ce chat déshérité,
Taciturne Job modèle,
Assis sur un escalier.

Loin est l'été, proche est l'hiver ;
Morose est ma ville natale ;
La nostalgie, fleur automnale,
A envahi mon cœur désert.

J'imagine un long vol de grues
Dans le ciel nuageux, très haut,
En route pour un pays chaud.
Le mendiant, au coin de la rue,

Ne dit rien, ne tend pas la main.
Sur l'écriteau, trois mots : « J'ai faim ».
Le vent, plein de hargne, s'emporte ;

Tourbillonnent des feuilles mortes
— Quel ballet sur l'asphalte gris ! —
Et la nuit descend sur Paris.

Dès le berceau, jusqu'à la tombe,
La vie est un combat sans trêve ;
La nostalgie et le deuil plombent
L'horizon de tout nouveau rêve.

L'amour menace de mourir
Dès l'instant où deux cœurs l'enfantent ;
Et l'on ne connaît l'avenir
D'aucune source jaillissante.

Faut-il rester, faut-il partir ?
Que faire quand la paix déserte
L'âme, et que les nuits, à plaisir,
Appesantissent cette perte ?

Rester, bâtir une maison,
Planter une vigne, un verger ;
Chercher sans changer d'horizon
Une sœur au cœur affligé ?

Partir, donner à l'imprévu
Un champ d'action nouveau ; reprendre
Ailleurs la poursuite du but
(L'épouse, la sœur au cœur tendre) ?

CE QUI FUT VRAIMENT PERDU

La voix légère d'un fantôme
Venu parler des lendemains
Aux rêves errants ? Non ! le baume
D'un adieu aux deuils incertains.

Enchevêtrements d'herbes folles
Et de rayons d'étoiles ? Non !
Le jardin est plein de symboles,
De lys ardents et de buissons.

Les mains attendues ? Non ! les ailes
D'un rêve confié au lilas
Dans le jardin des ombres frêles
Et des souvenirs sans éclats.

Manteau bleu constellé de larmes
De joie lointaine et de pitié ?
Non ! fleurs d'au revoir dont le charme
Console un vieux cœur prisonnier.

Rosée des mains de la Madone,
Promesse d'une aube sans fin ?
Non ! rêve fané qui pardonne
Leur solitude aux orphelins.

Nouvelle lune familière
Dans le jardin des jours enfuis ?
Non ! rêves de roses trémières
Dans le doux giron de la nuit.

Regarde la lune briller
Dans la nuit où tu te hasardes,
Seul, sans envie de travailler.
Regarde la lune briller !
Méphisto, lui, pipe ses dés
Avec ardeur, dans sa mansarde.
Regarde la lune briller
Dans la nuit où tu te hasardes.

Nous nous regardions dans les yeux,
La lune et moi, sans rien nous dire.
Plus que jamais le cœur soucieux,
Nous nous regardions dans les yeux.
Tous les deux seuls, et sous l'empire
Du besoin d'un amour soyeux,
Nous nous regardions dans les yeux,
La lune et moi, sans rien nous dire.

LA CRÉATION D'UN NOUVEAU MONDE

La mer, un jardin, des chemins
Séparés, sans soleil : chaos
Ici-bas et dans l'au-delà !

Avec la pitié, la tristesse
Parla face à face, le temps
D'un immense éclair, et se tut.

Des vagues fougueuses brisèrent
Leurs illusions sur un rivage
Où gisaient désirs et regrets.

Il y eut des larmes reniées
Dans les cris des brumes violentes.
Il y eut des ombres sanglantes
Abandonnées aux aubes lasses
D'annoncer des jours sans pardon.

Nos âmes étaient prisonnières
D'une vieille attente sans loi.
Les cloches de l'oubli prièrent,
Les heures furent libérées.
Lumière et ténèbres s'ouvrirent
Aux promesses de l'avenir.

Pensées et rêves s'épousèrent.
Quelle glace aurait pu nous dire
Qui nous étions, qui nous serions ?

Je sais qu'il vaut mieux laisser
Saigner les heures stériles ;
Et, sans masque, j'improvise,
Dans un décor enchanté
Où tout se métamorphose,
Un ultime tête-à-tête
Avec un miroir aigri.

Mais en quittant le théâtre,
Je cherche un murmure ami ;
Je fouille toute la ville,
Au risque d'y rencontrer
Un sourire qui m'exile
Ou un adieu de la nuit
Mourant sans m'avoir compris.

Un ami dont je me méfie,
L'été, vient au-devant de moi.
Vient-il amputer de trois mois
Ce qui me reste de ma vie

Sans me donner l'amour nouveau
Dont mon âme rêve sans cesse,
Et sans me faire une promesse
Moins perfide que le pavot ?

Depuis ma dernière rencontre
Avec lui, les heures se montrent
De plus en plus sous leur vrai jour.

Retrouverai-je le remède
Que chantent tous les troubadours ?
L'été viendra-t-il à mon aide ?

MÉDITATION DU SOIR

Si je pouvais n'attendre de la mort
Que le retour au néant primordial
Et abandonner à Dieu le remords
De s'être montré moins fort que le mal !

Si je pouvais croire à cette promesse
Qui quelquefois rayonne sur mon sang
Lorsque mes yeux qui te cherchent sans cesse
Te voient saigner et que le soir descend !

Le châtement que mérite mon âme
Est peut-être éternel, si la pitié
Que je crois voir en toi, soleil ou flamme,
N'est qu'une illusion de mon cœur blessé !

Si je pouvais oublier que ton ombre
Hanta, vêtue d'aubes toujours nouvelles,
Les grèves perdues de mers aux flots sombres
Où erraient sans fin mes rêves rebelles !

Si je pouvais ne plus voir dans la nuit
Me fixer les yeux, peut-être moqueurs,
D'un masque au sourire à jamais enfui
Cachant bien mal ton éternel malheur !

Si je pouvais ne plus voir dans les glaces
Mon image se fondre avec la tienne,
À vrai dire changeante et qui enlace
Tant de femmes vouées aux mêmes peines !

Que faire des ruines d'un temple
Depuis longtemps abandonné,
Qui, pour les yeux qui les contemplent,
Sont une énigme à déchiffrer ?

Que faire des morceaux de marbre
D'un amour follement détruit,
Frères cent fois maudits de l'arbre
Qui ne donne jamais de fruit ?

Que faire d'un poème traître
Une fois vu sous son vrai jour ?
Une ébauche d'où pourra naître
Un chant digne d'un troubadour ?

Tout bonnement un tas de pierres
Informe à portée de la main,
Dont je me servirai pour faire
De meilleurs poèmes, demain ?

Dans les recoins de mes poèmes,
Il m'est arrivé bien des fois
D'apercevoir un démon blême
Qui me regardait : c'était toi,

Monstre subtil et satanique,
Ennemi juré du bonheur,
Incestueux don Juan qui forniques
Avec la lâcheté, ta sœur ;

Toi, le plus dangereux des vices,
Le grand corrupteur au service
Du malheur ; oui, toi, désespoir !

Tu guettes en vain mes jours noirs :
D'un poème où je te repère,
Je fais un simple tas de pierres !

Haut dans un ciel fiévreux d'automne
Passent des oiseaux attardés ;
Mon esprit se laisse guider
Par eux vers une terre bonne

Pour les poètes migrants
Qui se dérobent à la rude
Vie qu'impose la solitude
Blafarde, cet hiver du cœur.

Pourquoi ne suis-je pas encore
Parti pour la ville que dorent
Les rayons d'un soleil aimant

Et les rayons d'une promesse
Qui luit dans mon cœur, doucement,
Et le reconforte sans cesse ?

Le feu prend la parole, et dit :
« À quoi bon soudoyer le silence ?
Puis-je séduire la nuit ?
Adieu ! miroir sans compassion.
Je renonce à ma fumée.
Désormais je porterai un masque
Semblable au masque du temps.
Je veux disperser ma fièvre
Dans des eaux mortes secrètes.
Je vais m'enfoncer dans mes cendres.

Mes flammes, peu à peu,
Vont se changer en algues.
Bientôt, les ronces de l'aurore
Seront délivrées de moi.
La mer sera éblouie
Par ma métamorphose. »

UN SOUVENIR DE L'AVENIR

Ni le printemps, ni l'été, ni l'automne
N'avaient montré le signe attendu.
Des cœurs amers riaient d'avoir cru
Que d'une nuit viendrait une aube bonne.

Le ciel vide et nu
Des cœurs mécréants
Avait dédaigné longtemps
Le vieux jardin suspendu
Aux clous plantés par le vent.
Des rêves nouveaux se levaient
Dans les yeux des statues et s'éteignaient
Sans qu'on sût pourquoi ni comment.

Aveugle aux pleurs, sourd aux cris,
Un ciel irréel n'avait permis
À personne de voir le sillage,
Dans le bassin, d'un petit bateau à voiles,
Ou, dans l'ombre d'un nuage,
Naître et mourir une étoile.

Au début de l'hiver,
Dans le jardin où tombe une neige lente,
Pour deux âmes qui ont souffert
Le dur tourment d'une longue attente,
Une nuit, s'est ouvert

Le temps des pitiés échangées
Et des promesses sanctifiées
Par l'oubli des désenchantements,
Le pardon des fautes passées,
Et le reniement des mensonges du sang.

— « Que cherches-tu à Venise ? »
Me demande le reflet
De la lune dans l'eau grise
(Un confident qui me plaît).

— « Tu le sais mieux que personne,
Je te l'ai dit bien souvent :
Une nuit qui me pardonne ;
Un rêve moins décevant

Que ceux dont les hautes flammes
Meurent en laissant dans l'âme
Les cendres du temps perdu ;

Une sœur tendre qui vienne
Vers moi, le frère attendu,
Et abolisse ma peine. »

Sur les murs lépreux du Ghetto,
Je lis le sort de mes chimères.
Aucune main n'écrit : « Espère ! »
Sur les murs lépreux du Ghetto,
Et les contrevents toujours clos
Ne protègent aucun mystère.
Sur les murs lépreux du Ghetto,
Je lis le sort de mes chimères.

Dans le ciel, vaste désert gris,
Erre une mouette solitaire.
Aucun mot d'espoir n'est écrit
Dans le ciel, vaste désert gris.
Cherchant le chemin, sans un cri,
D'une vie un peu moins austère,
Dans le ciel, vaste désert gris,
Erre une mouette solitaire.

Qu'ai-je à dire du néant ?
Qu'il me force à ne pas être
Un poète fainéant
Contemplant de sa fenêtre
La beauté de l'océan
Sans penser au temps, le maître
Marchant à pas de géant
Auquel il faut se soumettre.

J'accepterai mon destin ténébreux,
Je ferai sans gémir la part du feu,
Il me suffira de garder mes yeux.

Sans humilité comme sans orgueil,
Je bénirai la ville au cœur en deuil,
Ma sœur, qui m'a toujours fait bon accueil.

Il restera, du vieux rêve, un lambeau,
Un drap suspendu au-dessus de l'eau
D'un canal endormi, dans le Ghetto.

Mon sang déferlera sur mon secret,
Le jour comme la nuit je l'entendrai
Sans cesse m'exhorter à être prêt.

Pour traverser l'eau morte des miroirs,
N'aurai-je pas la barque peinte en noir
Qui sait si bien me contraindre à vouloir ?

Ce jour est un jour de colère
D'hommes gagnant leur pain sur l'eau,
Qui sont unanimes pour faire

Grève : pas un vaporetto !
Voilà Venise devenue
Presque aussi calme qu'un tableau !

Entre l'arche de pierres nues
Du pont sur lequel, en rêvant,
Je t'ai si souvent attendue

Et son reflet fiévreux tremblant
Dans l'eau du canal qui sépare
Deux mondes bien peu différents,

Ainsi que l'Ange du Bizarre
Sépare sans pitié, parfois,
Les âmes sœurs dont il s'empare,

Il ne passe que le vent froid
Et de temps en temps une mouette
— Qui est à mes yeux toi ou moi —,

Chercheuse inlassable et inquiète.

SEUL AVEC LA MER

Mon âme est triste comme l'air
D'une berceuse d'agonie ;
Tu ne viens pas, et c'est l'hiver ;
Il neige, il neige sur ma vie.
La vie ! songe de cœurs mendiants,
Cheminement vers le néant
D'heures éteintes une à une,
Vaineté, poursuite du vent !
Mon cœur toujours déçu comprend
L'âpre ironie des clairs de lune !

Parée d'un linge ensanglanté,
Une ombre errante vient baiser
Des pâles lèvres douloureuses,
Et dans la mer grise se creuse
La tombe du soleil blessé
Qui va mourir seul et damné.
Quelle espérance ténébreuse
Rôde autour de mon cœur leurré ?

Les buissons, sur les dunes basses,
Restent clos lorsque l'ombre passe.
Je n'entends plus la mer pleurer,
Mais de la fille de Jephté
J'entends la voix plaintive et lasse.
De quel malheur, de quelle impasse

Les cris de mon cœur sont-ils nés ?

Des pins aveugles se dessèchent
Devant la mer, privés d'espoir ;
Les yeux d'un horizon revêche
Reprochent à mon cœur d'avoir
L'art de faire semblant de voir
Celle qui lui est nécessaire.
Quel rêve de ce cœur l'empêche
De se livrer au désespoir ?
Ah ! quand sera-t-il résigné,
Instruit par ton silence noir,
À n'attendre que ta pitié,
Ô fuyant éclair du passé,
Spectre d'une étoile du soir ?

J'ai tenu entre mes mains
Tes mains et une autre vie,
Le sort me les a ravies,
J'ai pris un mauvais chemin.

Quand nous joignîmes nos joues,
En dansant, le cœur battant,
Je ne pensais pas au temps,
Aux démons, aux tours qu'ils jouent.

Les démons ! — Ah ! pauvre cœur,
Alors ignorant et lâche,
Que d'efforts pour qu'ils te lâchent,
Pour en être enfin vainqueur !

Trop tard ! Le sort, quoi qu'il fasse,
Ne saurait me redonner
Mon premier amour, l'ainé
De mes amours, ces impasses.

On ne voyait dans le ciel que les flammes
De l'incendie où périrait le jour ;
Une peur vague envahissait mon âme ;
Contre le quai se pressaient les flots lourds.

La Giudecca se dressait, étrangère,
De l'autre côté du canal fiévreux,
Témoin plein de pitié et de colère
D'un malheur inouï, d'un crime hideux.

Ni toi ni moi n'ignorions qu'à Venise
Aussi bien qu'à Paris les liens se brisent.
Mais je ne savais pas, ce soir de juin,

Que notre amour était sur son déclin,
Qu'avait commencé sa lente agonie,
Et que germait une peine infinie.

Notre bel amour est une île
Perdue au milieu de la mer,
Inaccessible aux passions viles
Qui font de la vie un enfer.

Une île qui offre à nos âmes
Un havre sûr, lorsque le mal
Déchaîné lèche de ses flammes
Avides les abris banals.

L'oubli, panacée souveraine
Contre l'impatience et la peur,
Y fleurit, et l'eau des fontaines
Y adoucit les plaies du cœur.

— Cette île n'est, hélas ! qu'un songe,
Un enfant bâtard de la nuit
Protectrice de ceux que rongent
Le jour, sa fureur et son bruit.

Et la nuit, hélas ! est vaincue ;
Sur le champ de bataille gît,
Mort, le fils qui l'a défendue
Sans espoir. Le soleil surgit.

L'horizon se juge vainqueur ;
Le plomb de ses fanfares
Envenime déjà nos plaies.

Bientôt devant nos yeux
Le désert de cendre,
Le lit du fleuve mort,
Les bûchers préparés
Aux confins de notre attente ?

RENOUVELLEMENT

Nous aimerons les mêmes choses douces
Que maintenant, mais nous les aimerons
Sans éprouver la tristesse qui pousse
Notre âme à renier ce que nous aimons.

Nous aimerons la neige de décembre,
Si gaie malgré son exil éternel,
Si utile aux amants qui dans leur chambre
Composent leur lettre au Père Noël.

Nous aimerons le murmure des feuilles
Et de la pluie s'avouant leurs chagrins
Les jours d'automne où le ciel gris accueille
Tant de rêveries bannies du jardin.

Nous aimerons les fables inventées
Par la Petite Fée aux Cheveux Bleus
Pour consoler les âmes enfermées
Dans des nostalgies sombres et sans feu.

Nous aimerons les voix méditatives
Des cloches sonnant pour les mécréants
Lorsqu'ils voient en esprit sur l'autre rive
S'ouvrir pour eux la gueule du néant.

Nous aimerons les vagues bleues qui viennent

De l'horizon mourir sereinement
Devant nos yeux, et ainsi que les peines
Se suivent sans fin, sans souci du temps.

Nous aimerons la lune généreuse
Qui prodigue aux cœurs l'oubli bienfaisant
De l'aveugle vie qui nos tombes creuse !
L'oubli, qui seul ne ment pas aux amants !

Dans le ciel blanc glisse
Un pâle soleil
Vers un précipice
Goulu, sans pareil.

La tempête enlève
Aux oiseaux leurs nids ;
L'espérance est brève,
Le mal infini.

Que d'illusions mortes
De marins errant
Sur la mer emportent
Au loin ses courants !

Toutes les fanfares
Annoncent des deuils ;
Nos esprits s'effarent,
Se tait leur orgueil.

Une image hante
Nos cœurs douloureux :
La neige sanglante
Des sommets fiévreux.

Nous trimons pour faire
Vivre un amour las,
Tels, sur les galères
D'antan, les forçats.

Les roses s'étiolent,

Pleurent les jardins,
Meurent les lucioles ;
Notre amour s'éteint.

Toutes mes berceuses
Disent à mon cœur :
« La vie est affreuse,
Le rêve est meilleur. »

Crois-tu que la cendre
Soit grosse d'un feu ?
À quoi bon attendre ?
Disons-nous adieu.

La mer est sereine et forte,
Elle est en train de bercer
Ses rêves et de penser
À ce qui les reconforte.

Je vois notre amour glisser,
Pas encore lune morte,
Déjà goéland blessé,
Vers une fatale porte.

J'ai vu sans pleurs disparaître
Le soleil : il doit renaître,
Lui. Mais l'amour sacrifié ?

Devant nous l'horizon brûle ;
Les blâmes du crépuscule
Fouillent mon cœur sans pitié.

Un souvenir triste m'assiège :
Nous avions, comme des enfants,
Fait sur la glace d'un étang
Un simple bonhomme de neige.

De la main sans pitié du temps
Rien ne protégeait cette idole
Sans pouvoir comme sans parole ;
Elle a disparu au printemps.

J'avais cru pourtant reconnaître,
Retentissant dans tout mon être,
Une promesse du vrai Dieu !

C'était un rêve ! Comme est lente
La douleur à me dire adieu !
Que la nostalgie est puissante !

CRÉPUSCULE D'AUTOMNE

Les grilles vont être fermées ;
Les rêveries renfermées dans le sein
Des fécondes statues du vieux jardin
N'auront pas été révélées.

Le soleil n'a pas fait saigner
Bien longtemps les marronniers ;
Dans nos âmes inquiètes
Vont mourir des heures imparfaites.

Je sais, tu sais aussi,
Que rôde par ici
Une tristesse familière
Bien plus tenace que le lierre,
Et que le jardin ne permet pas
De mentir à des cœurs las.

Paris accueille mal les âmes
En deuil d'un pauvre feu sans flammes.

À l'intérieur
Du jardin meurt
Lentement un écho rebelle
Témoignant que furent réelles
Les plaies sombres et les souffrances
Nées des tempêtes du silence.

Sans la moindre pitié
Au-delà des grilles
La mort houspille
Les âmes lentes à laisser
De la vie s'achever le mystère
En quittant le corps promis à la terre.

*Dans un hôpital de Paris,
Une main pâle, un court moment levée,
Retombe sur le drap du lit,
Et, feuille par l'arbre abandonnée,
Se refroidit.*

La mer a laissé un peu d'elle-même
Dans les creux des rochers en s'éloignant,
Et dans cette eau les reflets du ciel blême
Ont tous un regard profond et poignant.

Net est l'horizon, nette est la cassure ;
C'est sur un rêve mort que nous pleurons.
Le ciel se tait, la mer seule murmure,
Là-bas, ce qu'en secret nous espérons.

Dans le ciel d'or, la lumière vivante
Nous promettait le règne du bonheur ;
Sans force était le satan qui nous tente
Lorsque l'amour déserte notre cœur.

Libre de soucis paraissaient les mouettes
Se promenant au-dessus du canal ;
J'imaginai la Giudecca en fête ;
Rien ne me semblait triste ni banal.

L'hiver était lointain, l'été tout proche ;
Nous nous croyions sans peur et sans reproche
Venise nous avait ensorcelés.

Tout nous disait : « Dans cette paix profonde,
Pourquoi rêver d'un autre coin du monde ? »
— Et me voici de nouveau exilé !

À Briançon, dans la Grande Gargouille,
Nous nous sommes promis tout le bonheur
Qui paraissait accessible à nos cœurs,
En enterrant notre première brouille.

C'était trop tôt pour vendre la dépouille
D'un animal qui se rit des hâbleurs ;
Nous n'étions pas d'assez adroits chasseurs,
Nous sommes tous deux revenus bredouilles.

II

*Are there two things, of all which men possess,
That are so like each other and so near,
As mutual Love seems like to Happiness?*
SAMUEL TAYLOR COLERIDGE

L'hiver sans âme étreint Paris,
Je retourne dans ma tanière,
Et tu es seule dans ton lit.
L'hiver sans âme étreint Paris,
Et la lune, ironique, dit :
« Cette méprise est la dernière. »
L'hiver sans âme étreint Paris,
Je retourne dans ma tanière.

Ce n'est qu'un taxi, après tout,
Que nous avons cherché ensemble ;
Ce qui s'est dérobé à nous,
Ce n'est qu'un taxi, après tous.
Le bonheur n'est jamais au bout
Du chemin de deux cœurs qui tremblent.
Ce n'est qu'un taxi après tout,
Que nous avons cherché ensemble.

UN PAYSAGE BANAL

Chanson d'au revoir

Je regarde près de moi
Le vent, bohème sans loi,
Agiter les herbes folles.
Mon cœur demande pourquoi
Je suis si triste parfois
Lorsque ma raison somnole.

De mes rêves qu'ai-je fait ?
La fontaine des regrets
Amers, gris, vains, est profonde !
La vie n'est que ce qu'elle est.
Je dois mourir, je le sais,
Ainsi que meurt tout le monde.

Je regarde le ciel bleu,
Le coq de fer, malheureux
Sur le toit de la mairie.
Le soleil est seul et vieux !
Je renie tous les adieux,
Fidèle à mes nostalgies.

Je regarde aussi venir
Émergeant de l'avenir,
Voilée d'une brume mauve,

L'âme lasse de souffrir
Seule, enfin prête à m'offrir
Une pitié gaie qui sauve.

Je la connais, cette mouette, c'est celle
Qui entre en scène aux heures de malheur.
Quel regret lancinant raidit ses ailes ?
De quel exil cruel a-t-elle peur ?

Comme le jour où nous nous séparâmes,
Son vol douloureux partage le ciel.
La déchirure est un chemin ; mon âme
Le suit : n'est-ce pas celui d'Ezéchiel ?

Lentement, sans un cri, la mouette avance
Au-dessus de la mer, vers l'horizon.
Mais je ne veux pas garder le silence,
Moi, et je suis certain d'avoir raison.

Je suspendrai ma harpe à une branche
De saule au bord du fleuve où mon reflet
M'annoncera la mort, la mort qui tranche
La tête de l'espoir, quand il lui plaît.

Les vagues venaient se blesser
Sur les récifs indifférents,
Et l'écume était une offrande.

L'herbe et le vent, sur la falaise,
S'acharnaient à fouiller leur fièvre,
Y cherchant un dernier recours.

J'avais abandonné aux mouettes
Tous les arcanes du ciel blanc.
Ma nostalgie était sans faille.

Mon travail n'est pas infécond :
Ont vu le jour maintes chansons
Depuis l'année où, sans pitié,
Le destin nous a séparés.

Vivent toujours, dans mon jardin,
Les arbres plantés par tes mains
De rêveuse, il y a longtemps,
Et tous fleurissent au printemps.

Dans le tableau inachevé
Que tu m'as laissé toujours bouge
Un oiseau noir cerné de rouge
Qui semble vouloir se sauver.

Mon atelier n'est-il qu'un bouge,
Pour lui ? n'y peut-il pas rêver ?
Me croit-il triste à lui crever
Les yeux, un jour, à coups de gouge ?

Le vent extorque aux marronniers
Du jardin l'aveu d'une peine
Amère, et je songe à la mienne.
— Et à toi, je ne puis le nier.

Lorsque la nostalgie enlace
Mon cœur, je ne vois plus la mort
Qui vient, et ma raison s'endort,
Oubliant que les heures passent.

« Même caché dans le ciel blanc,
Le soleil d'aujourd'hui, vivant,
Et non celui d'hier est l'astre

Dont l'image occupe mon cœur »,
Me dit un tournesol, moqueur, —
« Toi, tu cours après un désastre. »

L'automne est là, mort est l'été ;
Le vent, à qui peut le comprendre,
Dit quelques dures vérités :
Le feu n'engendre que des cendres,
Le bonheur n'est jamais à vendre,
L'amour marche les yeux bandés...

BRUME MURMURANTE

Je te vois regarder des ombres
Comme si tu leur demandais
De te révéler les secrets
Des ombres blotties dans ton cœur.

Je te regarde et vois tes yeux
S'ouvrir à une brume étrange
Pleine d'un murmure confus.
Est-ce toi-même, cette brume ?

Tes yeux sont-ils d'une couleur
Aussi changeante que tes rêves ?
Aucune fleur ne me suggère
La moindre réponse croyable.

Je sens mes lèvres dessiner
Des baisers épousant les plaies
D'un rêve où tes lèvres se posent,
Lasses des flammes des buissons.

Quelles plaies le soleil du soir,
Plus prompt que nous à nous comprendre,
A-t-il parées de ses rayons ?
Tes ombres te le disent-elles ?

Je vois rire dans le feuillage

Des arbres bientôt dépouillés
Par l'automne un fantôme roux.
Est-ce toi perdue retrouvée ?

Bercé par ma folie, j'entends,
Dans le souffle doux du jardin,
Une femme aux yeux de désert
Nous pardonner notre souffrance.

Mais non ! Dans le jardin moqueur
Simple et opaque est le silence
Qui nous sépare sans pitié !
Comment reconnaître nos signes ?

Mais non ! La brume où je te cherche
Ment ! Il nous sera révélé
Tôt ou tard que c'est seulement
Le voile que la mort déchire !

Du temple que j'avais bâti
Tu étais la pierre angulaire.
Tout s'écroula quand tu partis
Du temple que j'avais bâti.
Je construis petit à petit
Un autre temple, sans colère.
Du temple que j'avais bâti
Tu étais la pierre angulaire.

Où sont, ma sœur, les certitudes
Qui ont pris leur vol sans retour ?
— Pardonne-moi ce bref prélude,
Ce que je chante, c'est l'amour. —

L'amour qui guérit et console
En un clin d'œil les cœurs souffrants,
Sans artifices, sans paroles,
N'est-il pas le seul dieu vivant ?

Quelle certitude est fidèle
À la femme qui la nourrit
Comme celle-ci, la plus belle :
L'amour abolit les soucis ?

Ah ! ma sœur, n'en cherche pas d'autre,
Elle suffit à fortifier
Des âmes telles que les nôtres,
À elle seule on peut se fier.

Recommencer ! Je suis de ceux qui l'osent
Dès que paraît une lueur d'espoir ;
J'ai assez vécu déjà pour savoir
Combien est fou qui attend autre chose.

Comme jadis traversaient l'océan
Des paysans italiens faméliques
Pour gagner mieux leur pain en Amérique,
Je traverserai, fuyant le néant

D'une existence où l'amour se dérobe,
Pour te chercher dans tous les coins du globe,
Sans hésiter, les plus mornes déserts,

Ô ma vraie sœur ! Quand je t'aurai trouvée,
Je referai, avec toi, l'univers
Que j'ai perdu, et tu seras sauvée.

Sévère comme une horloge,
L'aube chassait les acteurs
De la scène aux cent décors
Où se succédaient mes rêves.

Il m'arrivait de crier
Un nom, sur une montagne ;
Un écho le dépouillait
De son masque dérisoire.

Dans ma maison retrouvée,
La charité de l'automne
Faisait sourdre des miroirs
Des sarcasmes familiers.

Un jour, nous nous rencontrerons,
Sœur qui avance dans la brume
En craignant de tourner en rond
Et l'âme pleine d'amertume,

Comme moi. — Ô sœur, tôt ou tard,
Nous remodelerons ce monde,
Œuvre d'un démiurge sans art
Et sans cœur, où le mal abonde.

Notre stérilité d'écho
Ne nous sera plus reprochée ;
Nous aurons, comme les oiseaux,
À prendre soin d'une nichée ;

Nous ne pourrons plus jalouser
Les haies, les arbres, les prairies,
Que reverdissent les baisers
De la saison la plus chérie ;

La mer aura changé de voix,
Et ne chantera plus sans cesse,
Une chanson qui à la fois
Attise un regret et caresse ;

Et neige, mélèzes, choucas
Auront cessé d'être des juges
Ou des confidents délicats
De bannis cherchant un refuge.

Prends ton essor, inquiète mélodie
Que mon cœur, patiemment, a façonnée
En pétrissant mon âpre nostalgie,
Limon laissé en moi par les années.

Vole au-devant de la lointaine amie
Qui vient vers moi pour être consolée ;
Dis-lui que jamais mon chant ne l'oublie ;
Que mon cœur l'aime et l'a toujours aimée ;

Que je prendrai, quand se fondront nos vies,
Les flammes de son âme et leur fumée ;
Que le temps court et que je la supplie
D'avoir confiance en toi, mon envoyée.

Un jour sans butin se termine ;
Que le crépuscule est amer !
Mon âme se sent orpheline,
Le destin me semble pervers.

Un tison s'éteint dans les cendres
Du ciel : c'est le soleil couchant ;
Je regarde la nuit descendre
Sur un monde laid et méchant.

Que faire des heures qui viennent ?
Par quel chemin me rapprocher
De la porte de ma géhenne ?
— Ô sœur, comment te mieux chercher ?

Loin de toi, rien ne me console,
Sinon les fruits de mon labeur,
Sérénades et barcaroles
Écrites pour toi seule, ô sœur.

Le soleil vient de sombrer ;
Le ciel, désert, équivoque,
Du crépuscule m'évoque
Notre amour enténébré.

Mes yeux suivent une mouette
Qui vole vers l'horizon.
Suis-je dans une prison ?
Dans quelque sombre oubliette ?

Ne puis-je encore trouver
Une voie, et nous sauver,
Avant que la mort ne vienne

Me dire : « Allons, il est tard ;
À toi de quitter la scène ;
L'amour est vain, comme l'art » ?

DANS LE JARDIN MOQUEUR

Il y a beaucoup de monde,
Beaucoup de lumière et d'ombre,
Beaucoup de rêves aveugles,
Dans ce jardin sans mémoire !

L'âme de mon âme est nue,
Et c'est toi, aube profonde.
Qui es-tu ? Toutes les femmes,
Celles qui sont déjà mortes,
Celles qui vivent encore ?
Celles que rien ne fait vivre,
Celles qui mon rêve incarnent
Et peut-être vers moi viennent ?
Qui es-tu ? La plus hardie
De mes ombres familières,
Celle qui sait des berceuses
De lune ironique et tendre ?

Quel enfant un jour ne gagne,
En jouant à la marelle,
Les mystérieuses délices
De son ciel imaginaire ?

Les petits bateaux à voiles
De mes vieilles nostalgies
Sur l'eau du bassin engendrent,

Pourtant, de réels sillages !

Quelques pigeons se promènent
Seuls dans le kiosque à musique.
Je suis seul, et je m'obstine,
Éperonné par le doute,
À vivre dans une attente
Douloureuse mais opaque :
Qui sait ? tu viendras peut-être !

Est-ce une âme meurtrie
Qu'on entend chuchoter
Dans les roseaux du lac ?

Une barque attachée
Se berce, doucement,
Ivre de nostalgie.

Tous les oiseaux chanteurs
Connaissent mon secret,
Aucun ne me trahit.

Vois comme est net, amie,
Aujourd'hui, dans mon cœur,
Le reflet du ciel gris.

Je condamne au feu les chimères
Que je surprends guidant mes pas ;
Aucun juge n'est plus sévère
Que moi pour ces sorcières-là.

Je ne prends part à une joute
Que pour gagner ton cœur ; et rien
D'autre que ton cœur, sœur qui doutes,
Ne me tente, car je sais bien

Que jamais l'action et le rêve
N'ont pu divorcer sans blesser
L'âme, depuis qu'Adam et Ève
Ont commis le premier péché.

UN NUAGE D'AMERTUME RÔDE

Nous regardions la mer nous regarder
Sans rien trahir de ses pensées secrètes ;
Nos cœurs inquiets se taisaient côte à côte,
Sur la terrasse où des ombres venaient
Chaque jour nous prier de les comprendre.

Te souviens-tu de cette mer inquiète
Que ne calmaient ni le ciel d'un bleu pâle
Comme le silence où des cœurs se perdent,
Ni le vol pur de mouettes caressantes ?

Te savais-tu comme moi sur le bord
D'un gouffre où meurt tout rêve abandonné,
Incertain et nu, à ses seules forces ?

Voyais-tu, comme moi, la main de fer
Du destin s'approcher de ton cœur faible ?

C'était l'été, l'été de la Saintonge
Où le ciel crie aux champs de tournesols :
« Le soleil, qu'un rêve occulte des fleurs
Suit même dans la nuit où il s'abîme,
Sera réellement le rossignol
D'or et de feu que la nostalgie ronge ! »

Reconnais-tu, aujourd'hui, dans l'écume

Avidement dévorée par le sable,
La chair d'une humble espérance cachée
Bien des années dans ton âme déçue,
Ou restes-tu fidèle à un mensonge ?

Non, ce n'est pas l'amour ; non, ce n'est pas l'audace
Du cœur ; non, ce n'est pas l'inconnu que tu dois
Redouter. — C'est le temps, l'ennemi qui menace
De te faire maudire, un jour, un mauvais choix.

Oui, le temps, l'ennemi qui nous poursuit sans trêve
Et nous frappe à coup sûr, même les yeux fermés ;
Le temps, qui peut réduire en cendres tous les rêves
Des femmes qui ont peur devant ce gouffre : aimer.

Mon savoir, je le tiens du grand maître, la vie,
Qui prend pour ses leçons un prix exorbitant.
Je me sais impuissant à te convaincre, amie,
Comme à prophétiser l'avenir qui t'attend.

« Trop tard ! » Peut-être un jour auras-tu les oreilles
Bourdonnantes des mots du verdict sans appel
Qui transperce le cœur et rend l'âme pareille
À celle de Cain après la mort d'Abel.

Tu vois bien que mes poèmes
Ne sont écrits que pour toi,
Pâle soleil, neige blême,
Mon seul chemin, mon seul toit.

Laisse-toi convaincre, et aime
Avec mon ardente foi,
Nous ne serons plus les mêmes,
Le monde aura d'autres lois,

Car la foi en la puissance
D'un grand amour partagé
Est la main forte qui panse

Toute plaie, et peut changer
Un long désir en promesse
Qui berce le cœur sans cesse.

Le soleil agonisait
Quand nous nous sommes trouvés.
Nous avons franchi la nuit.
N'attendrons-nous pas ensemble
La parole qui remue
Dans le silence de l'aube
Comme remue un enfant
Dans le ventre de sa mère ?

Est-ce l'amour, ce géant,
À la voix tonnante et douce,
Qui nous a pris fermement
Entre l'index et le pouce
Pour voir si nous sommes faits
Comme il faut pour vivre ensemble
Que le temps soit triste ou gai ?
Est-ce l'amour ? Que t'en semble ?

VERS LE SEUIL INVISIBLE

Morne hiver, solitude, silence,
Corps pourrissant, sans morphine, en vain.
Est-ce que Dieu se fraye un chemin
À travers toute cette souffrance ?

Que faire, sinon aller vers toi,
Et vers Dieu, aussi loin que la vie
D'un vieux corps laisse une âme qui prie
Vous appeler de sa faible voix ?

Quelques pas hésitants
Sur le chemin où la neige noire
Prête main forte à la mort.

Mon corps qui cherche ta main
Est de nouveau celui de l'enfant chétif
Dont l'univers n'était que douleur,
Arbres tristes au bord de routes
Ne menant nulle part,
Désert moral où aucune voix
N'enseignait à appeler.

L'avenir était un jardin de ronces ;
J'ai laissé mon âme y perdre le sang
Qu'elle te devait, ô seule réponse
À mon ardent besoin d'apaisement !

L'UNIQUE VRAI MYSTÈRE

Si tu es réellement celle
Qui vient décloquer le rebelle
De la croix qu'il a méritée,
Hâte-toi, la nuit est tombée
Sur une âme nue qui n'espère
Plus rien que ta pitié de mère
Puisant au fond de la souffrance
D'un fils une sombre patience.

N'est-ce pas nous qu'il appelle,
Ce pâle soleil blessé ?
Allons vite le panser,
Ses plaies ne sont pas mortelles.

Le temps fuit à tire-d'aile,
Nous serions fous de tarder ;
N'est-ce pas nous qu'il appelle,
Ce pâle soleil blessé ?

Nos destinées, bien cruelles
Jusqu'ici, peuvent changer,
Si nous savons le soigner,
Ce soleil doux et fidèle :
N'est-ce pas nous qu'il appelle ?

Peut-être n'est-ce qu'un beau rêve,
Un conte de fée, un enfant
Qu'abandonneront ses parents,
Un soleil mourant qui se lève.

Peut-être n'est-ce qu'une erreur,
Fille du désir, qui nous lie
Et nous emporte en Italie
Au-devant du destin moqueur.

Allons là, mon amie, entendre
Moins vaguement la voix de l'eau ;
Elle me paraît calme et tendre,
Je n'y pressens aucun sanglot.

Là, auprès de cette fontaine
Encore cachée à nos yeux.
Prenons un chemin qui nous mène
À elle, allons entendre mieux

La voix qui donnera, peut-être,
À nos rêves de nouveaux noms,
Et nous fera nous reconnaître,
Peut-être, nous qui nous cherchons.

Le jardin jette mille feux :
Te voilà ! Je suis sous le charme,
Et cependant mon cœur s'alarme :
Voudras-tu entrer dans le jeu ?

Tu comprendras, si tu le veux,
Le murmure léger des charmes,
Témoins de mes amères larmes,
Patients confidents de mes vœux ;

Tu te réjouiras d'être celle
Que j'attendais : ma sœur jumelle ;
Et bientôt, dans notre jardin,

Nous interpréterons ensemble
Les oracles fuyants des trembles,
Pour construire notre destin.

QUE FAIRE, L'HIVER VENU ?

J'ai mérité, je le sais, la souffrance
Qui tourbillonne en moi, du soir à l'aube.
L'angoisse qui perdure au fond de l'âme
Du réprouvé ronge toutes les rives !
Qu'attendre de bon de tant de méandres
D'un rêve enserrant une âme coupable ?
S'enfuir ? Échapper au regard du fleuve,
Et rester seul avec la nuit ? Quel leurre !
Ni l'étau de l'hiver ni la débâcle
Ne laissent vivre une attente blessée.

Si tu ne viens pas, n'importe comment
Réincarnée, pardonner à mon cœur
Ses abandons, ses aveugles défis
Au désespoir si prompt à le tenter,
Si tu ne viens pas convaincre la neige
D'être indulgente à mon cœur repentant,
Où, muette énigme, elle tombe et tombe,
Je serai emporté par l'eau glaciale
Où les vieux soleils exsangues se noient,
Et mon corps ira pourrir dans la terre
Sans que mon âme ait jamais retrouvé
Les serments de Dieu follement perdus.

Je voudrais tant vous consoler !
Dites-moi ce que je peux faire
Pour que s'arrêtent de couler
De vos yeux ces larmes amères.

Votre cœur est-il habité
Par cette nostalgie fébrile
Qui me fait chercher par la ville
Un amour pareil à l'été ?

Le mien veut que je vous révèle
Que vous êtes peut-être celle
Qui m'attend au bout du désert
Et pour qui j'écris tous mes vers.

Ce n'est pas là songe futile :
Si vous le voulez, sous le ciel
D'ici est mon pays fertile
Ruisselant de lait et de miel.

Sur la porte du paradis
Il y a une main coupée
Qui tient un beau fruit interdit ;
Il y a une main crispée
Sur un cœur. Quel triste heurtoir !
Je frappe, et je garde l'espoir,
Pourtant, que la porte fermée
Un jour ou l'autre s'ouvrira,
Et que tu viendras dans mes bras,
Toi que j'ai si longtemps cherchée.

ÉTÉ ENTROUVERT

Le jour est proche où un soleil caché
Très longtemps surgira d'une mer sombre.
Dans nos cœurs guéris de leur lèpre, alors,
Rayonnera une foi raisonnable.

Il n'y aura plus entre nos cœurs nus,
Et fiers, que la transparence inquiétante
Des méduses venues d'un autre été
Hanter les flots d'un rêve sans mesure.

Pourtant, bercés dans les bras de la nuit,
Nous sentirons l'angoisse d'être libres
D'abandonner le soleil dans ses cendres.
De quel ventre naîtront les horizons
Destinés à montrer des routes sûres
Aux cœurs nus que seul l'infini rassure ?

Enfouis sous les cendres, si menteuses,
D'espérances follement brûlées,
Des tisons acharnés à survivre,
Des vieux rêves de clarté immense
Attendent de toi leur délivrance.

Entre la nuit et l'océan,
Entre le cœur et la lumière,
Entre la chanson et la pluie,
Entre l'amour et la frontière,
Entre l'horizon et l'oubli,
Entre la passion et le feu,
Entre la chouette et le chagrin,
Entre la musique et le sang,
Entre le sort et le chemin,
Entre la scène et l'idéal,
Entre le rêve et la prière,
Comme entre mon âme et ton âme,
Il y a des liens que jamais
Ni toi ni moi n'abolirons.

DEUX GISANTS

Des époux, morts, ensemble gisent,
La vérité les séparait.
Les ciels sans étoiles nous disent
Ouvertement ce noir secret.

Ils nous disent aussi que meurent
Les rêves qu'on ne soigne pas,
Qu'amour, extase, oubli sont leurres,
Seulement pour les cœurs trop las.

Cette nuit n'est pas différente
D'autres nuits où nous avons cru
Duper le diable, qui nous tente
Souvent sur nos chemins fourchus.

L'absence est tout imaginaire
Lorsque le cœur de bonne foi
Écoute en lui une voix chère
Murmurer : « J'ai besoin de toi. »

J'entends une cloche lointaine
Nous reprocher le temps gâché,
Il faut nous pardonner nos peines
Avant que le coq ait chanté.

Quelle dérision que statues

L'un près de l'autre nous dormions
Pendant des siècles si, venue
L'heure marquée, nous nous mentons !

Nous qui nous sommes cherchés,
Longtemps, en terre d'exil,
Nous voilà marchant ensemble
Sur un chemin enchanté.

La nuit s'éloigne en silence ;
Le vent nous dit à l'oreille
Ce que l'aube attend de nous ;
Nous avançons vers un col
Que nous ne connaissons pas.

Nous montons, nos cœurs palpitent.
Envahie de nostalgie,
La neige nous suit des yeux.

Nous montons ; sourit la crête
Que va franchir le soleil.
Les choucas parlent de nous ;
Ils tissent un conte obscur
Dont nous sommes les héros.

Nous retournons au pays.

III

*« O dreary life! » we cry, « O dreary life! »
And still the generations of the birds
Sing through our scgbing and the flocks and herds
Serenely live while we are keeping strife
With Heaven's true purpose in us, as a knife
Against which we may struggle [...]*

ELIZABETH BARRETT BROWNING

Un rêve bizarre, mais doux,
S'est glissé entre les pensées
Qui hantent mon esprit, partout
Dans Venise, la ville fée :

J'aperçois un petit navire
Qui n'avait jamais navigué
Avant ce rêve, et ton sourire
Me fait d'un seul coup deviner

Que sortira de ses entrailles,
Avant ce soir, une marmaille
Dans laquelle se trouveront

Nos enfants, filles et garçons
Dont nous ignorions l'existence
Avant ce rêve où nos cœurs dansent.

ENTRE CE QUI FUT
ET CE QUI SERA PEUT-ÊTRE

Il y eut un temps où je crus qu'un rêve
Nouveau-né deviendrait réalité,
Qu'une saison en apparence brève
Se transformerait en éternité.

Il y eut un temps pour vaincre les ombres
Qui entraînent l'âme au renoncement.
Ce fut de nos vies le temps le plus sombre,
Car nous avons fui, tous deux, lâchement.

Il y eut un temps de stérile attente,
Au seuil d'un désert où tu n'étais pas,
D'une promesse où mon âme impatiente
Pût entendre la fin de ses tracas.

Où sont les temps des songes véridiques ?
Qu'en ont fait nos cœurs sombres et menteurs ?
N'entendons-nous pas la Dame de Pique
Dans le jardin rire de nos malheurs ?

Ne sens-tu pas une âpre nostalgie
Des temps perdus dans ton cœur préparer
Le lit d'un aveu cruel qui défie,
Lubrique et sournois, le Dieu de pitié ?

Ah ! revienne un temps à l'amour propice
Qui fasse oublier dans un rêve en fleur
Leur solitude aux lunes qui se glissent
Doucement dans les bras des nuits en pleurs !

Le jardin, miroir enchanté,
Reflète mon rêve et ton rêve.
Mon cœur se complait à chanter
Le jardin, miroir enchanté.
Nous l'entendons nous exhorter
À jouir de notre vie, si brève.
Le jardin, miroir enchanté,
Reflète mon rêve et ton rêve.

Tous nos rêves abandonnés
Ont la cheminée pour asile.
Parfois, dans un feu endiablé,
Ils jouent à un jeu difficile :

Il leur faut convaincre nos cœurs
Incrédules de les reprendre,
Avant qu'il ne reste que cendres
D'un mirage consolateur.

Il arrive que l'un d'eux gagne.
Le jardin d'Éden, — ou le baigne ! —
Est alors au bout du chemin

Que nous empruntons. D'un pas leste :
Pourquoi pas ? le dernier mot reste,
De toute façon, au destin.

SOUS LE CIEL BÉANT

D'où venais-tu quand je t'ai rencontrée ?
De quel pays que la lune avait fui,
De quelle roseraie abandonnée,
De quel adieu suspendu sur la nuit ?

De quelle attente nue les vagues lentes
Venaient lécher les lignes de ta main ?
Que voyais-tu sur la fatale pente
Où descendait l'étoile du matin ?

« Un jour viendra où la vie sera belle »,
Jurent à leurs cœurs les amants retors.
La vérité bien vite se révèle :
Nous ne naissons que pour nourrir la mort !

Dieu, que l'humanité souffrante adore,
À la nature a jeté, sans pitié,
La vie qu'à belle dent elle dévore !
Quel mensonge pourrait la rassasier ?

Tu marchais, obstinée, croyant possible
De te racheter en tendant la main
Sous un ciel de fer toujours impassible !
Et je me suis trouvé sur ton chemin.

La cruauté du destin nous étonne

Quand nous comparons le feu du malheur
À la fraîche douceur des anémones.
« C'est, pensons-nous, que mauvais sont nos cœurs. »

L'ineffable bonté de la nature ?
C'est nous, pauvres humains, qui l'inventons,
En vain, hélas ! car la souffrance dure
Dans nos cœurs plus longtemps que l'illusion !

Souffrir est le sort de la race humaine !
Mais ne marchais-tu pas vers l'infini ?
Partagerons-nous l'amour qui enchaîne
Au cœur l'espoir d'un éternel oubli ?

Brutal comme un cent de Cosaques,
Un orage frappe Milan ;
Mais de l'eau qui tombe à torrent,
Il ne restera que des flaques.

Les grands arbres se mireront,
En méditant, dans l'eau stagnante,
Qui aura été pluie vivante
Peu de temps. Eux aussi mourront.

À Milan, Vérone, Venise,
Notre amour a connu des crises
Qui nous ont rendus plus prudents.

Comment ne pas craindre, pourtant,
Que meure, comme tout sur terre,
L'amour, notre seconde mère ?

Partons, ma sœur, l'aube cruelle
A déjà mis dans le regard
Du givre l'obsédant « Trop tard ! »
Qui révolte nos cœurs, fidèles

Au rêve que la nuit berçait,
À cet enfant que nos deux âmes
Ont fait ensemble, à cette flamme
Si vive qui nous consolait.

Le soir seul fera reparaître
Le reflet, que l'aube a éteint,
De notre rêve diamantin,
Dans les vitres de la fenêtre.

Quittons, ma sœur, cette maison ;
Cherchons un coin du vaste monde
Où notre rêve se confonde
Constamment avec l'horizon.

J'entends en moi déferler
Une plainte monotone ;
Déjà s'approche l'automne,
Mon cœur n'est pas consolé.

Comme les nuits étaient belles
Quand tu étais près de moi !
Voilà déjà près d'un mois
Qu'à grands cris mon cœur t'appelle.

Et toi, te sens-tu si bien
Loin de moi, loin de Venise,
Où je rêve et pétrarquise
(Pleurer ne servant à rien) ?

Laisserons-nous nos âmes lasses closes
À ces espoirs vagabonds qui se posent
Sur nos soucis et les métamorphosent ?

Vieillirons-nous, désormais face à face
Avec le malheur, sans changer de place,
Sans essayer de sortir de la nasse ?

Unissons-nous, dans des baisers qui mentent,
En vain, hélas ! nos lèvres impuissantes
À embellir les heures grimaçantes ?

Non, n'est-ce pas ? Ce n'est qu'un mauvais rêve,
Un méchant tour de la nuit qui s'achève !
Notre amour est vivant. Le jour se lève.

TARD SUR LA RIVE

Sur cette mer violente, où crie le vent
Qui rend l'âme sourde aux gémissements
Enfantés par les plaies de la mémoire,
Descend tout le sang qu'une ombre peut boire.
En vain ! Le rêve attardé dans mon cœur
Ne s'ouvre pas au soleil du malheur !

Ce qui fut autrefois dans ma poitrine
Sanglant buisson renié par ses épines
Nourrit les fleurs d'un rire vénéneux.
Effeuille ces fleurs ? Pitoyable jeu !
Ah ! tristesse infinie d'une lumière
Enchaînée aux nuits d'une vie entière !

Ô lointaine, vois-tu t'offrir l'anneau
L'heure suspendue au-dessus des flots
Si tumultueux où vogue la barque
Des sœurs sans fard, les sensuelles Parques ?
Cherches-tu, ô lointaine un vœu caché
Dans le sombre reflet du ciel brisé ?

Méditant devant un linceul de cendre,
Mon cœur nu se souvient qu'il faut descendre
Au gouffre du chagrin, pour mériter

La rédemption, et te voir arriver,
Ô lointaine, apportant le seul silence
Qui porte en soi le pardon des offenses.

Solitaire, sur la falaise,
Un arbre tordu par le vent
Murmure l'aveu émouvant
D'une douleur que rien n'apaise.

Le cœur plein d'un regret amer,
En songeant au bonheur suprême
— L'union avec l'être qu'on aime—,
Il contemple sans fin la mer.

Prisonnier, sans voix, il envie
Les mouettes, qui poussent des cris
Et que la mer berce et nourrit.
Ah ! combien pénible est sa vie !

Les galets sont moins malheureux,
Car lorsque la mer les malmène,
C'est dans ses mains de magicienne.
Comme il voudrait être l'un d'eux !

Dans le ciel un frêle fil d'or
Paraît : la lune nouveau-née
Du ventre de sa mère sort.
Dans le ciel un frêle fil d'or
S'arrache au sein d'un astre mort
(La pleine lune assassinée).
Dans le ciel un frêle fil d'or
Paraît : la lune nouveau-née.

Colombine, mettant une robe de fête,
S'efforce de calmer son cœur endolori.
Elle se voit un jour, tous ses rêves flétris,
Réduite à s'écrier : « Ô mort, viens ! je suis prête. »

Cent fois elle s'est dit : « Comme j'ai été bête
De ne pas l'accueillir quand l'amour m'a souri !
Où est-il aujourd'hui, Pierrot, que j'ai meurtri ?
Nous verrons-nous au bal pour lequel je m'apprête ? »

C'est seulement son corps qu'elle vêt pour le bal ;
Son âme reste nue, exposée, à Venise,
À tous les vents du désespoir, qui font si mal.

Elle murmure à son reflet dans le miroir :
« Ah ! qu'il vienne, ce soir, au bal et qu'il me dise :
“ Viens ! je t'aime toujours », voilà mon seul espoir. »

Au pied de la blanche falaise,
Une femme en deuil vient errer,
Quand la mer est basse, et pleurer
Les seules larmes qui l'apaisent.

Car alors ses enfants se taisent
Dans l'abîme où ils sont murés ;
Elle entend son cœur murmurer
Que la vie est aussi mauvaise,

Bien souvent, que la noire mort.
Son cœur meurtri murmure alors :
« La mer est digne de confiance ;

Le jour même où tu le voudras,
Elle te prendra dans ses bras
Et mettra fin à ta souffrance. »

La barque, là-bas,
Sans voile ni mât,
Que traque la nuit,

Quel hardi marin,
De ses fortes mains,
Si tard, la conduit ?

Pas un goéland
N'affronte le vent
Du nord, déchaîné.

Dans le ciel de plomb
Défilent de longs
Troupeaux de damnés.

De plus en plus loin
Du port, juste un point
Sur l'immense mer,

La barque se bat ;
Seul lui tend les bras
L'horizon désert.

Qui donc fait voguer,
Bravant le danger,
La nacelle, ainsi ?

Un navigateur
Qui joue ? Un rêveur
Épris d'infini ?

Un homme sans lien
Et qui se souvient
D'un amour détruit ?

Ce n'est qu'un enfant
Qui rame en pleurant
Vers le jour qui fuit.

ÉPISODE NU

Heure de désenchantement :
Je vois passer lentement,
Sur des lèvres un peu tristes
Peintes seulement de mystère,
L'ombre tout imaginaire
D'un oiseau noir qui, lui, existe.

Le cœur serré par le pressentiment
D'une trahison des fleurs de l'automne,
Je vois dans des yeux que l'art abandonne
Se faner une attente et un serment.

J'entends une vieille horloge
De mauvaise foi,
Lointaine, sans voix,
Faire brièvement l'éloge
D'un bienveillant passé
Qui m'a pourtant blessé.

Il y aura dans des nuits déchirées
Des étoiles déchues jonchant le ciel ;
Et la Mendiante à la main décharnée
Murmurera ces simples mots cruels :
« Tu le savais bien, tout rêve est mortel. »

Le désespoir se peint sur son visage ;
Comme son chagrin est opaque et lourd !
Il a rendu son cœur aveugle et sourd
À ce qui console, à ce qui soulage.

Entre ses doigts crispés dort pour toujours
Le canari qui chantait dans sa cage
— Comment trouver le douloureux courage
De s'avouer qu'il est mort, sans détour ? —

Le soleil joue avec ses tresses blondes
Sans lui parler de la noirceur du monde,
Car elle n'a pas l'âge de raison.

On peut entrevoir, debout derrière elle,
Le spectre blafard d'une criminelle :
Marguerite pleurant dans sa prison.

J'ai sur ma table un oiselet
Éclos depuis peu, maigrelet
Et plaintif. Que puis-je en attendre ?
Est-ce qu'il peut faire comprendre
Mes aspirations, ma ferveur,
À la princesse de mon cœur ?

Est-il né pour grossir la liste
Des échecs d'un modeste artiste
Et d'un éternel amoureux,
L'un comme l'autre peu chanceux ?

Mon oiselet prend la parole
Et dit : « Trêve de pensées folles !
Si tu me nourris comme il faut
Nourrir un précieux fauconneau,
Je deviendrai un beau poème
Qu'aimera celle que tu aimes. »

La mare n'a pas une ride ;
Le vent est mort.
Je médite, triste et lucide,
Sur l'eau qui dort.

Prisonnière, une lune flâne
Dans son manoir
(La mare parfaitement plane,
Sombre miroir).

Très loin, libre mais exilée,
Pleure sa sœur,
Ni épouse, ni fiancée,
Stérile fleur.

— Ah ! Dante, la pire détresse
Est de savoir
Qu'on est seul et que rien ne laisse
Le moindre espoir.

L'union des âmes apprivoise
Toute douleur ;
Et des enfers Paul et Françoise
Ont le meilleur.

— Chaque heure qui passe prélude
À l'avenir ;
Dieu arrache à sa solitude
Qui sait souffrir !

La nuit descend ; mon âme douloureuse,
Fuyant le désespoir, chante, en pleurant,
À elle-même une sombre berceuse
Que chante la mer au soleil mourant.

La mélodie est fruste et monotone ;
Pas plus qu'elle, pourtant, n'ont de pouvoir
Le sang qui bat ni les heures qui sonnent.
Les paroles sont, comme les miroirs,

Pleines de vérités et de mystères :
— « J'ai arraché son masque à l'horizon ;
La lune me mentait, je l'ai fait taire ;
Les sirènes d'antan sont en prison.

Je reste sourde aux plaintes des nuages ;
Je prends la pluie et lui crève les yeux ;
Je retiens les galets en esclavage ;
Je me moque des nuits et de leurs vœux.

Du vent, douce brise ou folle tempête,
Je ne veux garder aucun souvenir ;
Je ne dévoile aucun secret aux mouettes ;
Je m'ouvre pour toi qui va t'endormir. »

— La lune chante, tendrement,
Une berceuse aux peupliers ;
La rivière, inlassablement,
Leur répète le doux serment
De ne jamais les oublier.

— Ah ! nuit, je sais bien que tu mens.

POUVOIR D'UNE APPARENCE

Qu'est-il resté dans la terre vorace
De l'apparence où mon rêve était pris ?
Le cœur et la raison crient, face à face,
En vain ! La mort est bien réelle, et rit.

L'ignorer toujours, quelle servitude
Pour une âme penchée sur l'avenir
Et sur les miroirs d'âpre solitude
Où elle se voit sans pouvoir mentir !

Le savoir serait peut-être vertige
Aussi cruel, aussi désespérant,
Que le venin du doute qui inflige
À mon âme sombre un lourd châtement.

Qu'aurai-je eu d'autre, après tout, dans la vie
Qu'apparences venues me consoler
D'être ce que je suis, poète impie
Du ciel de l'amour, hélas ! exilé ?

Cœur et raison, laissez-moi l'espérance
De voir surgir de l'horizon flétri,
À l'heure de ma mort, une apparence
Nouvelle aux yeux promettant l'infini !

Les vagues de la nuit viennent sans trêve,
De l'inconnu, se briser sur la grève
Dont les galets, si bruyants, sont mes rêves.

J'écoute en vain les confuses paroles
De ces galets : aucune ne console
Mon cœur inquiet que le réel désole.

Tout l'horizon est caché par la brume ;
Rien ne me dit : « L'aurore qui s'allume
Dissipera bientôt ton amertume. »

La nuit a porté des espoirs sans nombre
Qu'elle a tous engloutis, sauf un, — qui sombre
Peut-être en ce moment dans ses flots sombres.

ATTENTES SUR LES RIVES DE LA MER

Comme ton cœur qui si loin bat,
Mon cœur nourrit la nostalgie
D'une autre vie, de la vraie vie,
Celle que nos yeux ne voient pas.

L'amour de loin, sans autre chaîne
Que l'ombre aveugle de la mort,
Unit nos cœurs et les rend forts
Comme la tempête et les chênes.

« Que savez-vous de l'avenir ? »
Crie sur les seuils des nuits violentes
Le sang des soleils de l'attente,
« Rien ! sinon qu'il faudra nourrir. »

Une à une sonnent les heures,
Nos cœurs pleurent sans dignité :
Quelle promesse de l'été
S'offre à eux, qui ne soit un leurre ?

Devant nous, entre nous, la mer
Lutte contre nos solitudes.
La mer à la voix douce et rude
Qui prie pour l'âme et pour la chair !

Est-il des souffrances nouées

Aux joies d'un rêve tout-puissant
Dans l'âpre mystère du sang
Auquel la mer paraît vouée ?

La mer se tait, le vent gémit,
La mort tient dans sa poignée nue
Nos cœurs penchés vers l'étendue
Où se reflète l'infini.

Qu'est-ce qu'une mer que les ailes
D'un rêve peuvent affronter ?
Nos cœurs ne sont pas séparés
Vraiment puisqu'en rêve ils s'appellent !

En bec jaune et en habit noir,
Il était fort énigmatique.
Il promenait son nonchaloir,
En bec jaune et en habit noir.
Il errait dans les rues, le soir,
L'air rêveur et mélancolique.
En bec jaune et en habit noir,
Il était fort énigmatique.

C'était un merle du Japon
Qui sifflait des chansons puériles.
Il sifflait : « Ainsi font, font, font... »
C'était un merle du Japon.
Arlequin ouvrait des yeux ronds,
Colombine, non, plus subtile.
C'était un merle du Japon
Qui sifflait des chansons puériles.

« L'amour est dictame et ciguë,
Colombine », dit Arlequin.
Et Pierrot, son rival taquin,
Chante une chanson ambiguë :

« Tes yeux, ainsi qu'une araignée
Très maligne, avec leurs rayons,
Ont tissé une toile ignée
Où s'est pris mon cœur, ce grillon. »

PAROLES DU JARDIN COMPATISSANT

Tu te plains dans ton cœur à la légère :
Les souffles du passé baisent ton ombre
Et je suis témoin de leur innocence.
Je te vois explorer dans des romans
Des chemins d'oubli ou d'âpre espérance
Que tu crois voir ouverts devant ton âme.

Je vois aussi le serpent familier
Qui attend patiemment sur tes genoux
L'heure où tu seras prête à le laisser
Pousser ton corps et ton âme à l'abîme.

Ce qui n'est pas possible est une idole
Qui ne peut même pas rire de toi,
Potière outrageant l'argile des livres !
Un écho sans voix, sans vie, qui n'entend
Rien de ce que tu dis ! Et c'est ta vie
Que tu serais prête à lui sacrifier,
Sourde et aveugle aux promesses de Dieu !

Souviens-toi que rôde autour de ton âme
Le plus noir des péchés : le désespoir !
Ce loup facilement sucre sa voix,
Facilement enfarine sa patte !
Son masque favori est l'illusion
De retrouver les dons de la jeunesse :

Tu ne t'inquiètes plus, un soleil neuf
A surgi de ta nuit, tu crois le voir, —
Et c'est le bandeau épais que la chair
Met sur les yeux de l'âme sans méfiance !

Pourquoi laisser ton cœur s'aventurer
Dans les sables mouvants d'un vain désir ?
À quoi bon répudier tes vieilles larmes ?
Quel délire peut féconder un deuil ?

Aie pitié de toi, abandonne un rêve
Stérile, et cherche Dieu dans le regard
D'une statue qui sache que souffrir
D'un amour réel est tout l'art de vivre !

Le vent a perdu son chemin
Mais il ne l'avoue à personne.
Les feuilles mortes tourbillonnent
Comme mes rêves clandestins.

La nostalgie m'a pris la main,
Rien de vivant ne s'en étonne.
Le vent a perdu son chemin,
Mais il ne l'avoue à personne.

Le ciel reflète mon chagrin,
Des oiseaux partent, c'est l'automne.
Les fleurs et les arbres frissonnent
Comme mon cœur, dans le jardin.
Le vent a perdu son chemin.

Longeant lentement l'horizon,
Une mouette cherche une brèche.
— La douleur endort la raison— ;
Longeant lentement l'horizon,
Elle rêve une autre prison.
Au cœur une blessure fraîche,
Longeant lentement l'horizon,
Une mouette cherche une brèche.

Comme moi, tu aimes la mer ;
Tu puises la paix dans ses songes
Lorsque le noir chagrin te ronge
Et que rien à tes yeux n'est clair.

En la voyant, au crépuscule,
Prendre le soleil dans ses bras,
Tu te dis qu'un homme viendra
Apaiser la soif qui te brûle.

Ni toi ni moi ne l'oublions :
La mer est bien souvent méchante ;
Les marins qui, dans les tourmentes,
Ont trouvé la mort sont légion.

Nous lui pardonnons les souffrances
Des veuves et des orphelins :
Nos cœurs ne sont-ils pas enclins
Au mal comme au bien dès l'enfance ?

La nuit rêve des berceuses
L'aube est encore lointaine

Une espérance agonise
Des lèvres cueillent des larmes

Se plaint une pluie envieuse
Inflexible est la fenêtre

Se peut-il que l'hiver s'enfuie
Sans lutter, précoces bourgeons ?
Ne nous trompes-tu pas, chanson,
Si calme, de la douce pluie ?

Verrons-nous les pommiers en fleur
Avant la première hirondelle ?
— Et la nuit de nos cœurs est-elle
Enceinte de quelque lueur ?

Dites-nous, haies, arbres, prairies,
D'où vient votre témérité.
Verdir si tôt ! — Nus, tourmentés,
Ô combien ! nos cœurs vous envient.

Comme un chat instruit par la faim,
L'hiver est sournois et tenace ;
Échappent à ses doigts de glace
Les plus chanceux, non les plus fins.

Devant nous le torrent se plaint ;
Sa langue nous est étrangère,
Nous ne voyons pas ses plaies.

Nous voyons, de la vallée,
Au loin, au flanc d'une montagne,
Une lueur vacillante :
Un feu se meurt, abandonné.
Il a jeté une question
À la tête de la nuit,
Et tout laisse présager
Que la nuit ne répondra pas.

Elle a paré sa chevelure
De la moitié de ses diamants ;
De l'autre moitié, follement,
Elle espère des joies futures.

Son souffle attise ma blessure,
Car c'est en rêve seulement
Que je suis le père, l'amant,
Ou le fils de cette nuit pure.

Lentement, elle danse en rond,
Sur l'air d'une tendre chanson,
Autour de moi, et le temps passe.

Le jour s'approche à pas de loup ;
Bientôt va surgir entre nous
La mort, sardonique et vorace.

Ô lune, amie fidèle et sage des chercheurs,
Me diras-tu, à moi, un modeste touriste,
Ce que tu vois de ton chemin dans les hauteurs ?

Me diras-tu, à moi, un laborieux artiste
Qui scrute l'univers avec perplexité,
Ce que tu vois, sur cette terre, à célébrer ?

Me diras-tu, à moi qui consacre mes veilles
À retoucher un peu l'œuvre du grand potier,
Fantasque créateur, dit-on, du monde entier,
Me diras-tu ce que tu vois de ses merveilles,

Dans les cœurs de ces fous, les sombres océans,
Qui se traînent vers toi bien qu'ils n'aient que ta robe
De vierge à contempler du prosaïque globe
Où ils doivent rester jusqu'à la fin des temps ?

LA MOUETTE ET L'HORIZON

Deuxième édition, augmentée

<i>Assis sur un escalier,</i>	9
<i>Loin est l'été, proche est l'hiver ;</i>	10
<i>Dès le berceau, jusqu'à la tombe,</i>	11
<i>Ce qui fut vraiment perdu</i>	12
<i>Regarde la lune briller</i>	14
<i>Nous nous regardions dans les yeux,</i>	15
<i>La création d'un nouveau monde</i>	16
<i>Je sais qu'il vaut mieux laisser</i>	18
<i>Un ami dont je me méfie,</i>	19
<i>Méditation du soir</i>	20
<i>Que faire des ruines d'un temple</i>	22
<i>Dans les recoins de mes poèmes,</i>	23
<i>Haut dans le ciel fiévreux d'automne</i>	24
<i>Le feu prend la parole, et dit :</i>	25
<i>Un souvenir de l'avenir</i>	26
<i>— « Que cherches-tu à Venise ? »</i>	28
<i>Sur les murs lépreux du Ghetto</i>	29
<i>Dans le ciel, vaste désert gris,</i>	30
<i>Qu'ai-je à dire du néant ?</i>	31
<i>J'accepterai mon destin ténébreux,</i>	32
<i>Ce jour est un jour de colère</i>	33
<i>Seul avec la mer</i>	34
<i>J'ai tenu entre mes mains</i>	36
<i>On ne voyait dans le ciel que les flammes</i>	37
<i>Notre bel amour est une île</i>	38
<i>L'horizon se juge vainqueur ;</i>	39
<i>Renouvellement</i>	40
<i>Dans le ciel blanc glisse</i>	42
<i>La mer est sereine et forte,</i>	44
<i>Un souvenir triste m'assiège :</i>	45
<i>Crépuscule d'automne</i>	46

<i>La mer a laissé un peu d'elle-même</i>	48
<i>Dans le ciel d'or, la lumière vivante</i>	49
<i>À Briançon, dans la Grande Gargouille,</i>	50
<i>L'hiver sans âme étreint Paris,</i>	53
<i>Un paysage banal</i>	54
<i>Je la connais, cette mouette, c'est celle</i>	56
<i>Les vagues venaient se blesser</i>	57
<i>Mon travail n'est pas infécond :</i>	58
<i>Dans le tableau inachevé</i>	59
<i>Le vent extorque aux marronniers</i>	60
<i>L'automne est là, mort est l'été ;</i>	61
<i>Brume murmurante</i>	62
<i>Du temple que j'avais bâti</i>	64
<i>Où sont, ma sœur, les certitudes</i>	65
<i>Recommencer ! Je suis de ceux qui l'osent</i>	66
<i>Sévère comme une horloge,</i>	67
<i>Un jour, nous nous rencontrerons,</i>	68
<i>Prends ton essor, inquiète mélodie</i>	69
<i>Un jour sans butin se termine,</i>	70
<i>Le soleil vient de sombrer ;</i>	71
<i>Dans le jardin moqueur</i>	72
<i>Est-ce une âme meurtrie</i>	74
<i>Je condamne au feu les chimères</i>	75
<i>Un nuage d'amertume rôde</i>	76
<i>Non, ce n'est pas l'amour ; non ce n'est pas l'audace</i>	78
<i>Tu vois bien que mes poèmes</i>	79
<i>Le soleil agonisait</i>	80
<i>Est-ce l'amour, ce géant,</i>	81
<i>Vers le seuil invisible</i>	82
<i>L'unique vrai mystère</i>	83
<i>N'est-ce pas nous qu'il appelle,</i>	84
<i>Peut-être n'est-ce qu'un beau rêve,</i>	85
<i>Allons là, mon amie, attendre</i>	86

<i>Le jardin jette mille feux :</i>	87
Que faire, l'hiver venu ?	88
<i>Je voudrais tant vous consoler !</i>	89
<i>Sur la porte du paradis</i>	90
Été entrouvert	91
<i>Enfouis sous les cendres, si menteuses,</i>	92
<i>Entre la nuit et l'océan,</i>	93
Deux gisants	94
<i>Nous qui nous sommes cherchés,</i>	96
<i>Un rêve bizarre, mais doux,</i>	99
Entre ce qui fut et ce qui sera peut-être	100
<i>Le jardin, miroir enchanté,</i>	102
<i>Tous nos rêves abandonnés</i>	103
Sous le ciel béant	104
<i>Brutal comme un cent de Cosaques,</i>	106
<i>Partons, ma sœur, l'aube cruelle</i>	107
<i>J'entends en moi déferler</i>	108
<i>Laisserons-nous nos âmes lasses closes</i>	109
Tard sur la rive	110
<i>Solitaire, sur la falaise,</i>	112
<i>Dans le ciel un frêle fil d'or</i>	113
<i>Colombine, mettant une robe de fête,</i>	114
<i>Au pied de la blanche falaise,</i>	115
<i>La barque, là-bas,</i>	116
Épisode nu	118
<i>Le désespoir se peint sur son visage ;</i>	119
<i>J'ai sur ma table un oiselet</i>	120
<i>La mare n'a pas une ride ;</i>	121
<i>La nuit descend ; mon âme douloureuse,</i>	122
— <i>La lune chante, tendrement,</i>	123
Pouvoir d'une apparence	124
<i>Les vagues de la nuit viennent sans trêve,</i>	125
Attentes sur les rives de la mer	126

<i>En bec jaune et en habit noir,</i>	128
<i>« L'amour est dictame et ciguë,</i>	129
<i>Paroles du jardin compatissant</i>	130
<i>Le vent a perdu son chemin</i>	132
<i>Longeant lentement l'horizon,</i>	133
<i>Comme moi, tu aimes la mer :</i>	134
<i>La nuit rêve des berceuses</i>	135
<i>Se peut-il que l'hiver s'enfuie</i>	136
<i>Devant nous le torrent se plaint ;</i>	137
<i>Elle a paré sa chevelure</i>	138
<i>Ô lune, amie fidèle et sage des chercheurs,</i>	139

Ouvrages de poésie du même auteur
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée
Six douzaines de triolets
La mouette et l'horizon
À mi-côte
Sinueux automne
Sillon inachevé
D'une ondoyante présence
Les orphelins repentants (3 tomes)
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)
301 poèmes brefs
De flamme et de neige (2 tomes)
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (2 tomes)
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)

Dépôt légal : 4^e trimestre 2012

Imprimé en France